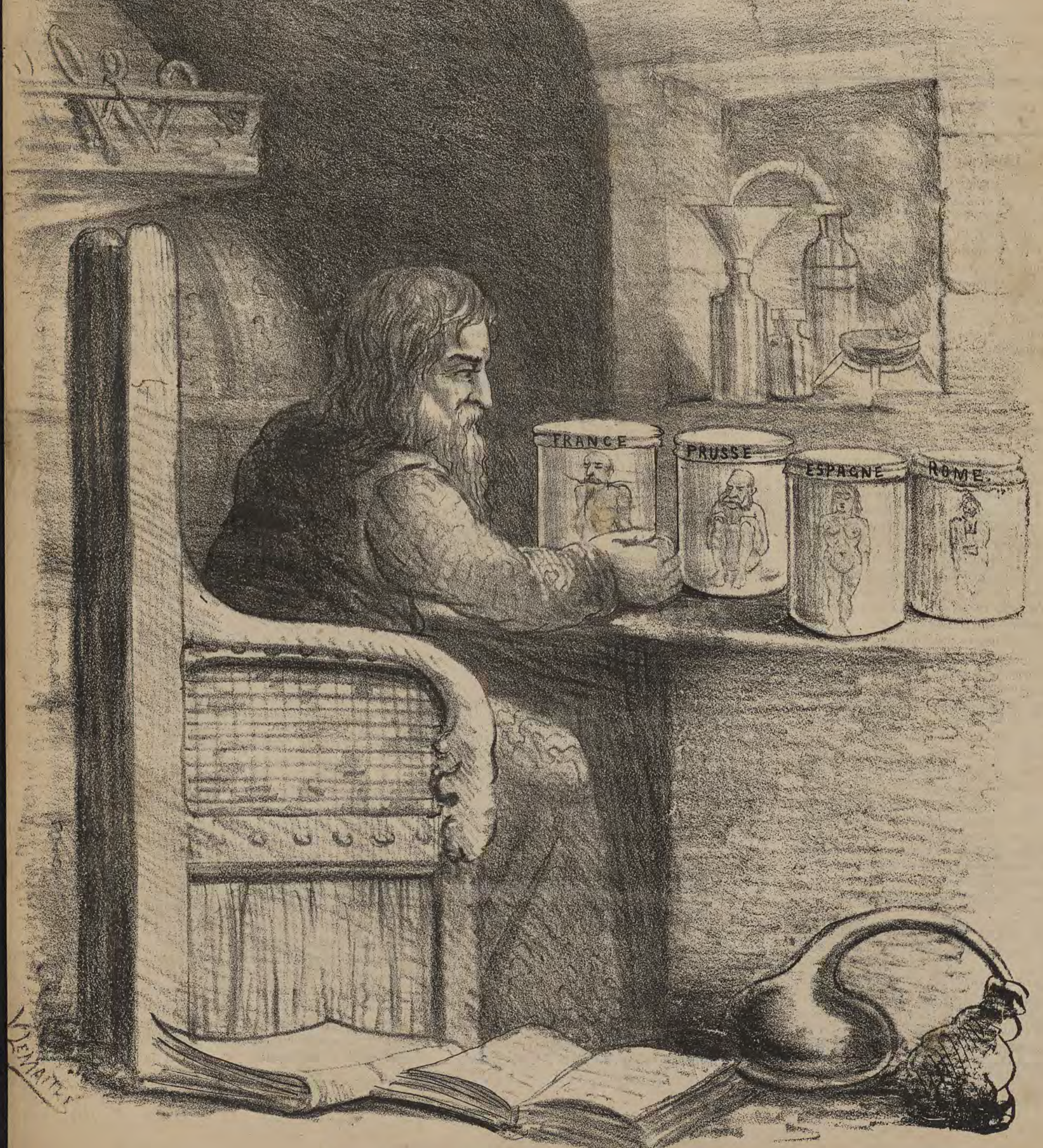


30  
110  
1/2 CENTIMES

# LE RASOIR



Le cabinet d'un savant l'an 3000



Rédacteur en chef :  
CARLOS DE BADAJOZ.

Annonces :  
La ligne... 20 centimes.  
On traite à forfait.

# LE RASOIR

DESSINATEUR-PROPRIÉTAIRE

V. LEMAITRE

Bureaux :

Rue Carlier, n° 4.

## JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant tous les quinze jours.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉsirÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers. — A Huy, chez M<sup>me</sup> MALIZARD, Station de Huy.  
A Verviers, chez WEBER-CHAPUIS, Place des Récollets.

Liège, 23 Octobre 1870.

Numéro 23.

Deuxième Année.

### Une leçon d'Archéologie.

Le 1<sup>er</sup> janvier 3000, le docteur Populus, professeur d'archéologie à l'Université de \*\*\*, se lèvera et parlera ainsi :

Citoyens,

J'ai à vous entretenir aujourd'hui des sujets que contiennent les bocaux qui m'entourent.

Ces vases renferment des rois. Mes recherches et mes voyages m'ont permis d'en réunir une collection assez complète. Je les ai mis dans de l'eau-de-vie à l'abri du contact de l'air. Bien qu'un peu desséchés actuellement, ils ont cependant conservé un aspect suffisamment caractéristique pour que nous puissions les étudier avec facilité.

Vous ignorez ce qu'étaient des rois. Je vais m'efforcer de vous l'apprendre en peu de mots.

Une première question s'est élevée à propos d'eux parmi les savants. On s'est demandé si ces êtres appartenaient à l'espèce humaine. Je ne vous dirai pas le nombre de volumes qui ont été publiés à ce sujet. Après des discussions sans fin, grâce aux travaux de mon savant collègue de F..., grâce aussi un peu aux miens peut-être, on s'est mis d'accord sur les deux points suivants :

Ces êtres présentaient l'apparence extérieure des hommes, tandis que leur organisation intérieure se rapprochait beaucoup de celles des sangsues. Leur corps n'était pour ainsi dire qu'un long suçoir d'une puissante force d'aspiration.

Leur race a disparu, mais elle a vécu florissante et vorace durant de longs siècles.

On les appelait donc des rois. Et l'humanité, abruti pendant toute cette période, les adorait. L'humanité était possédée alors d'un mal étrange, qui se nomme la peste adérante. Elle avait adoré successivement tous les objets et tous les animaux qu'elle voyait autour d'elle, depuis le soleil jusqu'aux reptiles et aux crapauds. Rien d'étonnant par conséquent dans son adoration pour les rois.

Les rois avaient du reste d'incontestables avantages sur les crapauds. Tandis qu'il fallait deviner les désirs de ceux-ci, ceux-là exprimaient eux-mêmes les leurs. Tous les documents établissent en effet qu'ils parlaient, et même assez couramment, quoique certains savants aient prétendu qu'ils ne pouvaient prononcer distinctement que deux seuls mots : *je veux*.

Il y en avait un grand nombre sur la terre. Les uns étaient petits, les autres moyens, les autres énormes.

Tous avaient à côté d'eux une compagne d'une espèce singulière, dont on n'est jamais parvenu à retrouver les traces, malgré les plus actives recherches. Cette compagne répondait au nom de « la Providence. » Les grands avaient une grande Providence. Les petits une petite Providence. Et cette Providence

jouait un rôle influent dans leur existence. C'était toujours en l'invoquant qu'ils indiquaient leurs vœux. Et cela faisait beaucoup de plaisir aux peuples, paraît-il, que d'apprendre par les rois ce que pensait la Providence.

Pourquoi ne reste-t-il pas le moindre tibia de cette Providence? Je ne sais, mais toujours est-il qu'un roi n'allait pas sans sa Providence.

Grâce à elle, chaque roi obtenait de splendides palais pour abriter sa tête, des équipages merveilleux pour promener son corps, des diamants éblouissants pour orner son front, et croquait des millions à bouche que veux-tu.

C'étaient les peuples qui fournissaient ces palais, ces équipages, ces diamants, ces millions. Et pendant que les rois dévoraient, eux mouraient souvent de faim. Mais, je le répète, il paraît que cela leur faisait plaisir de mourir de faim, et de voir les rois bien manger.

Là ne se bornait pas la complaisance des peuples. Au moindre désir du roi et de sa « Providence » — et les rois et leurs Providences éprouvaient souvent de pareils désirs — ils se taillaient les membres à coups d'épée ou de baïonnette et se trouaient la chair à coups de canon. Quand ils avaient consommé une telle action, ils se trouaient meurtris des pieds à la tête. Le sang coulait abondamment de leurs plaies, ils le regardaient couler. Je le répète pour la 2<sup>e</sup> fois, il paraît que cela leur faisait plaisir de saigner pour le roi.

La chose dura ainsi des siècles et des siècles.

Mais un matin l'Humanité, comme si elle sortait tout-à-coup d'un long sommeil, se demanda quelle pourrait être l'utilité des rois. Elle chercha en vain une réponse à sa question. Alors elle n'hésita pas. Elle alla droit aux rois, les prit comme on ferait d'une botte de paille, et les secoua l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'ils rendissent l'âme. Quant « à la Providence » de chacun, elle avait disparu.

Voilà pourquoi, citoyens, on ne rencontre plus de rois que... dans des bocaux à l'eau de vie.

PASCHAL.

### Elections.

Il paraît que nous allons avoir des élections communales à Liège. Bien peu de gens s'en doutaient. Il est vrai que les préoccupations qu'engendre la continuation d'une guerre désastreuse laissent peu de place à d'autres pensées. On n'aurait pas complété les cadres de nos édiles, que personne ne se serait lamenté. Personne, nous nous trompons sans doute. Ceux qui, depuis longtemps, guignent de l'œil un fauteuil à l'hôtel de ville, n'avaient probablement pas oublié ou abandonné leur dada. Si cela peut faire leur bonheur, après tout, qu'ils le soient, comme on

dit dans la langue verte. Si nous ne parvenons pas à comprendre la volupté qu'on peut éprouver à s'asseoir sur la serge ou la basane administrative, à recevoir des solliciteurs de place et à les éconduire avec de l'eau bénite de cour, à banqueter aux fêtes publiques et à formuler des adresses laudatives, nous sommes trop charitables pour déguster autrui de la recherche de ce bonheur. S'il ne nous est pas donné d'en goûter le charme, au moins n'en détournons personne. L'ambition a du bon, parfois; elle est même excellente, lorsqu'elle est inspirée par le pur désir de faire le bien, de défendre les seuls intérêts du public. . . . Mais hélas! . . .

Revenons à nos élections locales.

Il y aura lutte, annonce-t-on. Le turf électoral sera le théâtre d'une bataille. Nous craignons qu'elle ne soit guère vivée, à cause des circonstances. Nous le regrettons, ce sera une excellente aubaine perdue pour le *Rasoir*, pour lequel les faits et gestes de nos hommes politiques sont souvent de bonnes fortunes.

Pour cette lutte peu gigantesque, l'*Association de l'Union libérale* — pourquoi a-t-on pris et conserve-t-on ce diable de nom? — a formé une liste. Selon l'éternelle et agréable habitude, le nombre des candidats était tel que les membres de la société n'avaient pas besoin de se gratter le front pour établir leur choix : 4 candidats pour 3 places; l'embarras n'était pas bien grand.

Les élus sont les écopés de la dernière élection. Ils sont arrivés à leur tour, par rang d'ancienneté. On prend date, comme cela, un beau jour; à la prochaine occasion, l'échec devient un titre, un droit acquis. Le candidat écarté, — il en fallait bien un. — était un jeune Eliacin qui faisait ses premières armes. Il a commis l'insigne maladresse de se déclarer progressiste, de réclamer l'extension du droit de suffrage, l'instruction obligatoire, etc., toutes choses qui agacent horriblement les nerfs de M. Plaisanster et autres grands chefs. Avec un peu plus d'expérience, Eliacin ne serait pas tombé dans cette sottise; il aurait employé de grandes phrases sans portée aucune, promis beaucoup, mais en réservant l'*opportunité*, — mot fatidique — et surtout la [suprême approbation des infaillibles Lamas.

Mais qu'il se console! Il s'amendera, acquerra les bonnes manières qui plaisent au *Journal de Liège*, et il viendra à son tour.

Jusqu'à présent, c'est-à-dire au moment où nous écrivons, nous ne voyons dans l'arène que les trois champions de la Société libérale. Quand se montreront leurs adversaires? Sans doute au moment où cette feuille paraîtra, trop tard pour



que nous puissions esquisser leurs silhouettes. Il nous restera à rendre compte des résultats du tournoi, mais, au fond, nous sommes malheureusement convaincus que nos lecteurs s'en inquiètent médiocrement.

CARLOS DE BADAJOZ.

### Causerie.

Dans la petite ville de S..., près de Liège, (je dis ville par égard pour les naturels de l'endroit qui sont exaspérés quand on qualifie autrement leur pou-dreux séjour), tout était en liesse le... octobre 186...

Il y avait bien de quoi : c'était l'unique jour de l'année où l'aristocratie allait danser dans l'unique salle de bal de la localité.

Dès lors, jugez du remue-ménage causé par les apprêts et les toilettes.

Mme\*\*\*, la femme d'un des notables, avait, dès le matin, remis sa tête aux soins d'une coiffeuse venue tout exprès de chez nous ; véritable émule de Léonard qui, après trois heures de travail, était parvenue à lui faire une coiffure superbe, toute de boucles et de tresses.

L'instant du bal arrivé, on se mit donc en route avec la superbe coiffure, qu'on avait soignée tout le jour comme un enfant gâté.

A l'entrée de la salle se trouvaient les « Don Juan » du village, de la ville, dis-je, qui, rangés sur deux files, examinaient tous les arrivants.

Sa superbe coiffure valut à Madame\*\*\* un cri général d'admiration.

Inutile de dire que les honneurs de la soirée furent pour elle et que c'était à qui la ferait danser.

Mais, pour finir le bal, il y avait un cotillon. Malencontreux cotillon ! Madame\*\*\* y fit un faux pas et tomba, et son cavalier aussi, et la superbe coiffure aussi.

Des trois tombés, deux seulement se relevèrent ; la superbe coiffure resta sur le carreau.

Le cavalier la ramassa et la rendit à sa danseuse. Vous voyez d'ici l'effet que produisit cette scène. C'est qu'il n'était pas temps de dire comme Edouard III à propos de la jarretière : « Honni soit qui mal y pense, » car, s'ils étaient moins graves, les faits n'étaient pas sujets à une double interprétation.

La superbe coiffure était fautive, il n'y avait pas à sortir de là.

Au galop, tout le monde riait à se tordre, sauf Madame\*\*\* et son mari.

A la sortie, Madame\*\*\* rencontra les mêmes « Don Juan », toujours rangés en deux files, examinant toujours. Elle était, cette fois-ci, toute encapuchonnée.

A son passage, les uns se demandaient avec un malin sourire : « Où donc est la superbe coiffure ? »

Et d'autres de répondre avec un sourire plus malin encore : « C'est le mari qui l'a portée. »

C'est qu'ils sont fort mauvais les naturels de S.... !

Mais, d'où nous vient aussi cette rage de porter de faux cheveux ?

Depuis longtemps déjà on en portait, mais avec une certaine retenue ; on l'avouait le moins possible ; à peine, en petit comité, se le disait-on à l'oreille.

Aujourd'hui, ce n'est plus ça ; tout le monde en porte, et l'on se demande à propos de chaque tête de femme ce qu'il y a de vrai là dessus.

Il semble, en vérité, qu'on cherche à revenir aux pyramidales coiffures du dix-huitième siècle, aux têtes à la « frégate » ou à la « Marie-Antoinette. »

Avec cette différence, toutefois, que, au dix-huitième siècle, on se servait de « redoutes » qu'on recouvrait avec les véritables cheveux, tandis que aujourd'hui, c'est le faux qu'on met par dessus ; et vous savez si l'on en met.

La tête semblant déjà suffisamment emmitoufflée sous ces formidables postiches, on a cru pouvoir réduire les chapeaux, et voilà ce qui nous a conduits à

ces microscopiques couvre-chefs féminins qui « commencent à peine pour finir tout de suite » comme disait Madame Sezzi dans une de ses spirituelles conférences.

Qu'on dissimule une jaunisse incurable sous une couche de poudre de riz, qu'on atténue par des moyens artificiels la ride qui sillonne un beau front ou la patte d'oie qui commence à s'étendre, qu'on remplisse par de fausses tresses des vides absolument trop larges, ou qu'on cache sous le cosmétique des fils d'argent trop tôt venus, c'est pour le mieux ; c'est de la coquetterie bien entendue, cela sied bien aux femmes.

Et encore, disons-le en passant, nous connaissons en ville certaines chevelures, prématurément grises, que leurs belles propriétaires gardent comme elles les ont, et qu'elles portent d'une façon charmante.

Mais, nous savons aussi de somptueuses chevelures que n'apprécient pas celles qui les possèdent, et qu'elles sacrifient sans regret à la passion du « pouff. »

Nous savons de bien jolies figures, aux traits frais et réguliers, dont on détruit l'harmonie par des coiffures impossibles.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, que de fronts ravissants qui se cachent sous les flots d'une coiffure « à la chien ! »

Est-ce de la coquetterie cela ? Est-ce seulement du bon goût ? Ni l'un ni l'autre ; c'est simplement un asservissement à la mode.

Il faut bien la suivre, dira-t-on ; mais il est vraiment dommage qu'elle astreigne si souvent à cacher la beauté réelle sous des ornements d'emprunt.

Et qui sait ? En délaissant un peu ces ornements pour tirer meilleur parti des avantages que leur donne la nature, peut-être les femmes nous sembleraient-elles plus encore... ce qu'elles nous semblent déjà tant.

NELL.

### Petite Chronique.

Voilà que déjà tous les journaux ont répété à satiété, que le *Canard à trois becs* était parfaitement interprété, que la mise en scène en était soignée, que le Casino Grétry s'était tout-à-coup transformé en un charmant théâtre.

Voilà que tous vous vous y êtes rendus pour constater la vérité de ces assertions, que vous en êtes revenus en disant : nous y retournerons bien sûr ; seulement maintenant je voudrais venir vous entretenir de toutes ces choses. Il faut avouer que le besoin ne s'en fait généralement pas sentir.

Aussi, je ne serai pas long : quelques *bravos* à distribuer seulement.

Bravo ! Monsieur Bremens, pour l'excellente organisation de votre troupe et merci pour les bonnes soirées que les Liégeois passeront chez vous cet hiver. Bravo ! Mlle Allonzieux, c'est très-bien dit vos *complets de la cocotte* bien compris et bien rendu. Savez-vous que vos duos sont chantés d'une manière qui dénote chez vous un vrai sentiment artistique. Bravo ! Wyngard, toujours naturel et consciencieux. Bravo ! Ginet, pour l'excellente façon dont vous avez interprété le rôle du Général. Bravo !... Enfin, bravo tout le monde quoi ?

Continuez et vous allez voir affluer chez vous tout Liège, qui viendra vous prodiguer ses meilleurs applaudissements.

Nous n'avons certes plus à nous plaindre ici ; nous aurons dans quelques jours : le Théâtre Royal, le Gymnase, le Casino Grétry et le Pavillon de Flore, où tous les soirs il y a chambrée complète pour aller entendre l'excellente troupe que M. Isidore Ruth s'est acquise pour cette saison théâtrale.

Il nous suffira, je crois, de citer le nom des artistes qui en font partie pour que toute louange devienne inutile.

L'excellent Baptiste Braux que tous nous connais-

sons, M. et Mme Magnien, que nous n'avions certes pas oubliés depuis leurs représentations au Casino Grétry, M. Noë, un baryton, chantant très-bien et possédant une voix remarquable d'ampleur et de justesse, Mlle Louvot qui s'est acquis toutes les sympathies dans son rôle de *Beppo* du *Lion*, Mlle Laguarrigue, l'ex-pensionnaire du Gymnase où nous l'avons tant de fois applaudie, et le reste à l'avenant.

Mettez encore en ligne les danseurs Majilton et si vous n'êtes pas plus que satisfait, il faut que vous soyez d'un difficile plus qu'exhorbitant.

Je sais bien que nous ne sommes pas dans Paris, la ville des lumières et des cocottes, et que Messieurs les Français, venus pour partager notre calme et notre liberté, nous trouvent encore rudement provinciaux ; mais enfin, si cela nous contente nous !

Et puis, vous verrez, nous rencontrerons ces Messieurs partout, et quoique trouvant tout très-mauvais, selon leur louable habitude, ils ne pourront s'empêcher de s'avouer, *in petto*, qu'il vaut encore mieux cela que de se faire hâcher en morceaux par Messieurs les Prussiens. Ce en quoi eux et moi seront du même avis. Une fois n'est pas coutume. Que l'en semble, oh Arthur !

NOEL.

### Lettre de Napoléon III au RASOIR.

Messieurs les Rédacteurs du *Rasoir*,

En présence des attaques calomnieuses que m'ont valu mes infortunes, l'indignation débordée le sentiment de la dignité et je m'abaisse jusqu'à répondre à ceux pour lesquels le malheur est un crime et l'insuccès une trahison. — (*Bravo ! bon début !*) Réfuter toutes les élucubrations de ces plumes salariées — (*voilà ce qui s'appelle parler de corde dans la maison d'un pendu*) serait certes facile ; mais (*il y a un mais !*) je ne daigne pas m'y arrêter.

Déjà mon intègre et excellent ami Jean Fontaine a taillé sa cicéronique plume, et mes vils détracteurs vont être écrasés sous le poids de son argumentation serrée et latine (*Tu quoque, Brutus ?*)

Si pourtant ces êtres sans cœur pouvaient voir le chagrin qui me mine, la douleur qui me ronge, peut-être seraient-ils touchés de pitié.

Que si quelques-uns — comme vous-mêmes — vont jusqu'à plaisanter (*nous ne plaisantons nullement*) au sujet de la succulente table servie à mon impérial appétit, qu'ils réfléchissent au plaisir que causerait à mes ennemis la vue de mes souffrances.

Et puis, n'est-ce pas une réquisition que je fais ? A chaque bouchée je me dis : « C'est autant de pris sur l'ennemi ! — Mon verre de Johannisberg je le vide à la santé de mes fidèles (?) soldats en me disant : « Prenons des forces pour eux ! » — Ces festins font revivre en moi le souvenir de la France. — Le chevreuil assaisonné rappelle à mon orgueil national qu'à Metz mes braves soldats se nourrissent de cheval sans sel. (*Pas de calembours, n'est-ce pas ?*) — Le Champagne glacé retrace à mon esprit le tableau des blessés de Sedan expirant sous les horreurs de la soif.

Que n'avez-vous fait comme moi vous tous Français, qui m'accusez d'avoir pris votre or pour le placer à l'étranger ? Si vous aviez imité mon exemple, si, comme mes millions, les vôtres étaient aujourd'hui en Angleterre, en Hollande, en Belgique, en Amérique — sur qui le rapace Teuton exercerait-il ses réquisitions ?

J'aurais voulu vous en écrire plus long, mais à l'instant je reçois une lettre de mon frère Guillaume qui m'annonce la prise de Soissons. — Ma pauvre France ! Hélas ! mes forces me trahissent ! Je vais prendre une tasse de chocolat.

J'aime, Messieurs, à vous assurer de la parfaite estime dans laquelle je vous tiens.

NAPOLÉON, EMPEREUR.

Château de Wilhemshöhe, ce 15 octobre 1870.

Pour copie conforme :

H.-J. REDFROG.

### AVIS

Nous rappelons à nos lecteurs, que le *Rasoir* a mis en vente, au profit des blessés des deux nations belgicantes, une gravure représentant la Belgique recueillant deux blessés, un français et un allemand. Vu la nécessité dans laquelle on se trouvait de faire imprimer ce dessin sur du papier fort, le prix en a été porté à 50 centimes le spécimen.

Il est bon de remarquer que M. Désiré, passage-Lemonnier, chez lequel il est en vente ne distrait rien de la recette brute, et il prouve par là que pour tous il y a moyen de s'associer à une bonne œuvre.



# CHEZ LES SAUVAGES



mon ami, ne perds pas les enfants de l'œil... dans ces contrées lointaines, j'ai peur - l'assure-toi! .....

Ce soldat à lunettes... c'est un Prussien... sans doute...

- voudriez-vous m'indiquer où se trouve l'hôtel du Louvre... connaissez pas? quelle ignorance! mon Dieu! ..



si ceci était à PARIS, mon ami, ce ne serait pas trop laid....

S...E...N - sen - N...E...ne Seine!!  
ah! ah! ah! charmant! charmant!!

- de Bouillon... c'est sans doute NOTRE Liébig... mais pourquoi diable l'ont ils mis à cheval? ..



si nous prenions une glace, mais mon ami tu sais bien qu'ils ne connaissent que la Bière...

vous êtes Parisiens... compatriotes... je veux vous rendre service... et vous montrer les curiosités de Bruxelles... (chœur) ah! quel bonheur!!

vous avez de la chance savez-vous... que votre compatriote ne vous ait pris que votre sac et votre parapluie...

- ma foi! vive la Belgique!!  
(in vino veritas)



refugium peccatorum